

Revue des études byzantines

Une inscription d'Akroïnos datant de Constantin Porphyrogénète. Avec une note de Jean-Pierre Sodini

Jean-Claude Cheynet, Thomas Drew-Bear, Jean-Pierre Sodini

Abstract

An inscription discovered by Thomas Drew-Bear mentions Niketas, a bishop of Akroinon in Phrygia. He renovated a church dedicated to St Michael in the time of emperor Constantine Porphyrogenetus. Although it could refer both to Constantine VII and the Constantine VIII, the historical circumstances, the inscription's formulary and the type of decoration indicatemore probably Constantine VII.

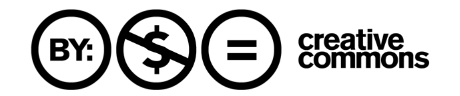
Résumé

REB 62 2004 p. 215-228

Jean-Claude Cheynet - Thomas Drew-Bear - Jean-Pierre Sodini, Une inscription d'Akroinon datant de Constantin Porphyrogénète. — Une inscription découverte par Thomas Drew-Bear nous fait connaître un évêque d'Akroinon en Phrygie. Ce dernier, appelé Nicétas, a rénové une église dédiée à saint Michel, au temps de l'empereur Constantin VII Porphyrogénète. Il peut s'agir aussi bien de Constantin VII ou de Constantin VIII. Les circonstances historiques, le formulaire de l'inscription et le type du décor font préférer Constantin VII

doi : 10.3406/rebyz.2004.2292

http://www.persee.fr/doc/rebyz_0766-5598_2004_num_62_1_2292



UNE INSCRIPTION D'AKROÏNOS DATANT DE CONSTANTIN PORPHYROGÉNÈTE

Jean-Claude CHEYNET et Thomas DREW-BEAR
avec une note de Jean-Pierre SODINI

Akroïnos[1], l'actuelle Afyon Karahisar, fut un nœud de communication important sur la route de Constantinople pour qui venait de Syrie. Pour cette raison, la ville fut puissamment fortifiée, dès le 8e siècle au moins lorsque des raids arabes eurent, à plusieurs reprises, emprunté cet itinéraire. Non loin, Léon III remporta en 740 une insigne victoire qui privait les Arabes de tout espoir de s'établir durablement sur le plateau anatolien. Pour l'histoire de la ville, il suffit de se référer à la notice de la TIB[2]. La ville cessa d'être byzantine après le règne d'Alexis Comnène. En 1111/1112, un certain Michel d'Amastris se rebella brièvement avec ses troupes contre l'empereur, qui y plaça un autre commandant. La ville était encore une forteresse assez importante pour abriter une garnison destinée à arrêter les incursions turques[3].

Une inscription nous fait connaître un évêque de la ville, souligne l'importance régionale du culte de saint Michel, et offre une petite énigme sur l'identité de l'empereur Constantin qui y est mentionné. Les deux fragments de ce texte ont été retrouvés lors de travaux de canalisation dans la rue Milli Birlik Caddesi, juste en face de l'Emniyet Müdürlüğü (la Direction de la Sûreté) d'Afyon, et sont aujourd'hui conservés au Musée de cette ville[4]. Les dimensions en sont les suivantes : l.: 1,475 m, h.: 0,20, ép.: 0,30, h. des lettres : 0,02 (fragment 1) ; l.: 1,00, h.: 0,17, ép.: 0,30 (fragment 2). Lors de ces travaux, aucun vestige de monument antique n'a été repéré.

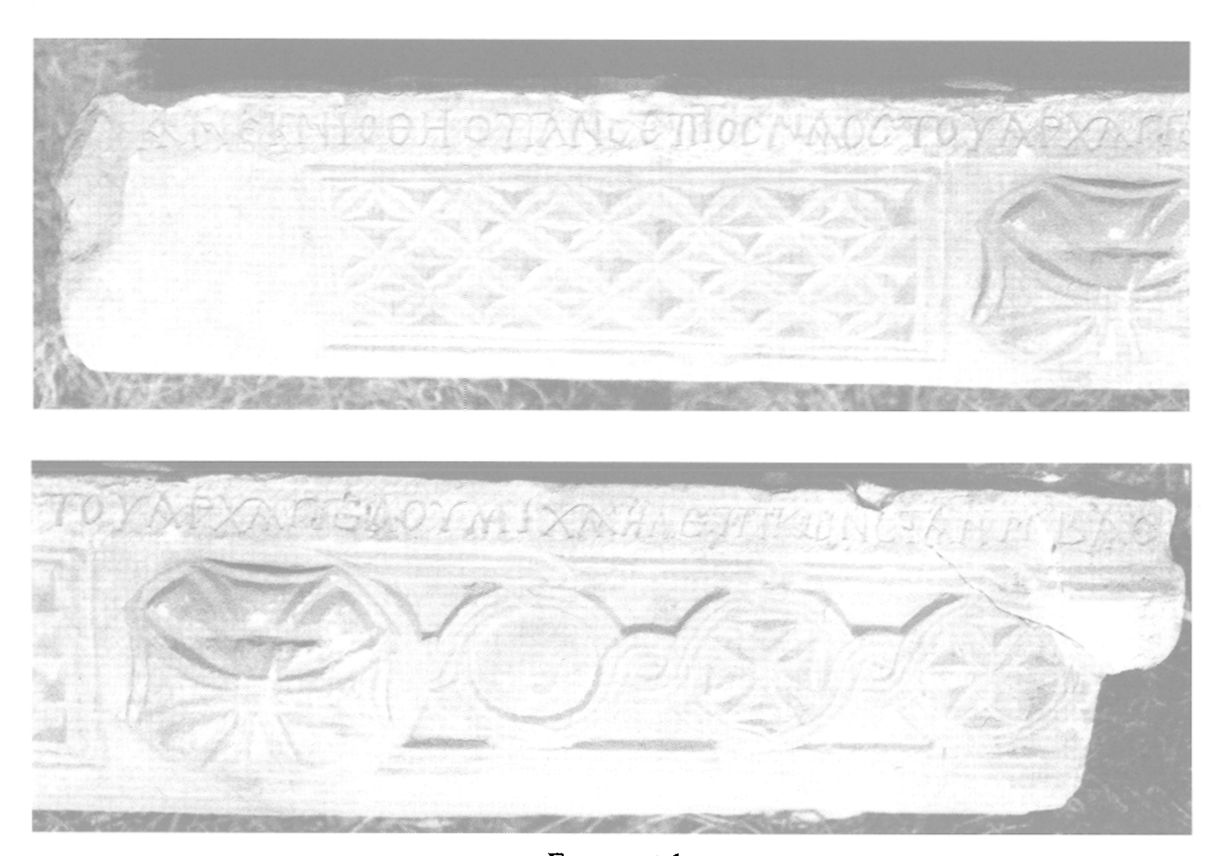
1. On peut hésiter entre les formes Akroïnon et Akroïnos. La première est retenue par J. Darrouzès dans son ouvrage sur les listes épiscopales (*Notitiae episcopatuum ecclesiae Constantinopolitanae*, Paris 1981, index). La seconde est choisie par les éditeurs de la TIB. En fait, cet évêché, situé à l'écart des routes principales d'invasion jusqu'à l'arrivée des Seldjoukides, est rarement mentionné dans les sources narratives et jamais au nominatif.

2. K. BELKE - N. MERSICH, *Phrygien und Pisidien*, TIB 7, Vienne 1990, p. 177-178. Désormais : BELKE-MERSICH, TIB 7.

3. ANNE COMNÈNE, *Alexiade*, éd. B. LEIB, Paris 1967², III, p. 156 ; *Annae Comnenae. Alexias*. Pars prior. *Prolegomena et textus*, rec. D. R. REINSCH et A. KAMBYLIS, CFHB XL/1, Series Berolinensis, Berlin - New York 2001, p. 436.

4. C'est un plaisir de remercier la Direction Générale des Biens Culturels et des Musées ainsi que le Directeur du Musée d'Afyon, M. Mevlüt Üyümez, de leurs autorisations de recherche accordées à Th. Drew-Bear.

Revue des Études Byzantines 62, 2004, p. 215-228.



Fragment 1





Fragment 2

ΤΟ
ΑΝΕΚꞨΝΙϹΘΗΟΠΑΝϹΕΠΤΟϹΝΑΟϹΤΟΥΑΡΧΑΓΓΕΛΟΥΜΙΧΑΗΛΕΠΙΚΩΝϹΤΑΝΜΒΑϹΙ
.ΛΚꞨΑΥΤΟΚΡΑΤΩΡΟϹΡΩΜΑΙΩΝΤΟΥΠΟΡΦΥΡΟΓΕΝΝΗΤΟΥΚꞨΝΙΚΗΤΟΥΘΕΟΦΙΛΕϹ
ΕΠΙϹΚΟΑΚΡΟΝΟΥΤΟΥϹΩΖΟΠΟΛΙΜΗ...

Ἀνεκ(αι)νίσθη ὁ πάνσεπτος ναὸς τοῦ ἀρχαγγέλου Μιχαὴλ ἐπὶ Κωνσταντ(ίν)ου μ(εγάλου) βασ[ι]λ(έως) κ(αὶ) αὐτοκράτωρος Ῥωμαίων τοῦ Πορφυρογεννήτου κ(αὶ) Νικήτου θεοφιλεσ(τάτου) ἐπισκό(που) Ἀκρο(ϊ)νοῦ[5] τοῦ Σωζοπολί(του), μη[νὶ]....

La transcription du texte, entre le nom de Constantin et le titre d'*autokratôr,* reste problématique. La lacune entre les deux parties brisées est très courte : si l'on observe en effet l'arrondi du décor inférieur, il semble que la continuité du motif soit bien préservée. Le nom de l'empereur est abrégé, et la lettre qui suit serait, semble-t-il, un Μ, à la comparer au Μ contenu dans le nom Michel. Il pourrait s'agir de l'abréviation de μέγας qui parfois précède le titre de *basileus* et qu'on retrouve sur une des inscriptions contemporaines citées ci-dessous. À partir des trois lettres distinctes à la fin du premier fragment : ΒΑϹ, il semble raisonnable de lire la fonction de *basileus*. Y retrouver le nom impérial de Basile serait une autre possibilité et nous aurions affaire alors à Basile II et Constantin VIII ; mais la titulature impériale est au singulier et se rapporte donc à un empereur unique. Il faut admettre que le titre de *basileus* se trouve abrégé, alors que les autres titres impériaux, ceux d'*autokratôr* et de porphyrogénète, sont intégralement transcrits. L'objection n'est toutefois pas insurmontable dans la mesure où le nom même de l'empereur est partiellement abrégé. À la fin de l'inscription, on supposera une date exprimée en année du monde et précédée du mois.

La Phrygie n'était pas une des régions les plus riches de l'Empire[6] mais, aux 10e et 11e siècles, y étaient établies quelques grandes familles aristocratiques, dont la plus proche d'Akroïnos fut celle des Synadènoi, originaire, comme son nom l'indique, de Synada. Ils fournirent de nombreux fonctionnaires de haut niveau et, au 11e siècle, s'apparentèrent aux Botaneiatai qui donnèrent à l'Empire Nicéphore III, souverain de 1078 à 1081, puis aux Comnènes. À cette illustre lignée des Synadènoi, il faut ajouter les Straborômanoi, les Kabasilai, les Paléologues et probablement les Karantènoi, pour ne retenir que les noms les plus fameux. L'argent ne manquait sans doute pas pour élever de nouvelles églises.

5. Il reste un espace important après le O, mais il ne semble pas qu'une lettre y ait jamais été gravée. On peut donc aussi restituer Ἀκρο(ϊ)νοῦ, forme également attestée au Moyen Âge.

6. Il ne faut pas cependant prendre au pied de la lettre les réflexions attristées de Léon de Synnada sur les conditions de vie dans sa métropole (J. DARROUZÈS, *Épistoliers byzantins du xe siècle*, Paris 1960, p. 198-199 ; *The Correspondence of Leo Metropolitan of Synada and Syncellus*, Greek Text, Translation and Commentary by M. P. VINSON, CFHB XXIII, Series Washingtoniensis, Washington DC 1985, p. 68-70). Sur ce sujet, voir L. ROBERT, Les kordakia de Nicée, le combustible de Synnada et les poissons-scies. Sur les lettres d'un métropolite de Phrygie au xe siècle. Philologie et réalités, *Journal des Savants* 1961, p. 97-166, repris dans *Opera Minora Selecta* VI, Amsterdam 1990, p. 1-70, qui inclut à la suite une note sur le marbre de Dokimeion, près d'Akroïnos.

L'ÉVÊQUE D'AKROÏNOS

La plus ancienne attestation d'Akroïnos, comme évêché, remonte seulement au concile de 879. La *Notitia episcopatuum* n° 7 l'enregistre pour la première fois avec quatre autres noms, nouveaux eux aussi, sous la métropole de Synada, ce qui suggère une expansion démographique dès la seconde moitié du 9e siècle. Cette liste n° 7, comparée aux autres, se distingue à la fois par son caractère officiel et par la solidité de sa datation, puisqu'elle fut rédigée pour le patriarche Nicolas Mystikos, sous son premier patriarcat, soit entre 901 et 907[7]. Les listes synodales ne fournissent évidemment aucun nom d'évêque d'Akroïnos, car seuls les métropolites de Synada participaient aux synodes de la capitale, dont les listes des participants fournissent, avec la sigillographie, notre principale source d'information[8]. Par ailleurs, on n'a découvert, à notre connaissance, qu'un seul sceau d'un évêque d'Akroïnos, celui de Méthode, daté du 11e siècle, et la petite collection de bulles du musée d'Afyon n'en contient aucune qui relève de l'Église locale dans sa partie publiée[9].

L'inscription qui nous occupe vient maintenant confirmer de manière éclatante la démonstration de Thomas Drew-Bear, contre W. Ruge et Ladislav Zgusta, selon laquelle Afyonkarahisar est bel et bien le site de l'évêché byzantin dont l'ethnique Ἀκροινός ou Ἀκροηνός était déjà connu, en tant que démotique, sous l'Empire romain par les listes de pèlerins fréquentant le sanctuaire des Xénoi Tekmoreioi à Antioche de Pisidie, toponyme qui remonte à la période phrygienne avant l'arrivée des Grecs en Asie Mineure[10].

Que représente Sôzopoli(tou) ? En dépit du rejet du nom à la fin de l'inscription, il faut admettre qu'il s'applique à Nicétas. Il constitue donc un nom ou un surnom construit sur un toponyme, ce qui est plutôt fréquent aux 10e-11e siècles. L'ordre des mots, prénom, fonction, lieu d'exercice de la fonction, nom – ou plutôt ici surnom –, serait l'ordre exactement suivi sur un sceau. Nicétas serait donc originaire d'une autre ville, appelée Sôzopolis. Plusieurs villes de ce nom sont attestées dans l'Empire. Les mieux connues étaient la cité établie sur la côte de la mer Noire, qui relevait de la métropole d'Andrinople, et Sôzopolis de Pisidie, l'Apollonia de l'époque romaine, aujourd'hui Uluborlu[11]. Le nom de Sôzopolitès ne paraît pas avoir été porté par une famille byzantine de quelque notoriété. Il apparaît toutefois sur un sceau publié jadis par G. Schlumberger, mais sans l'accompagnement d'un dessin, ce qui interdit de confirmer la datation proposée, les 11e-12e siècles[12].

7. J. DARROUZÈS, *Notitiae* (comme n. 1), p. 55.

8. G. FEDALTO (*Hierarchia ecclesiastica Orientalis. Series episcoporum ecclesiarum christianorum orientalium*, I, Padoue 1988, n° 18.2.3, p. 168) ne donne aucun nom.

9. Vente Münz Zentrum 94 (mai 1998), n° 946. Le sceau porte au droit le buste de la Vierge Blachernitissa, accompagné d'une inscription à la circonférence : Θεοτόκε βοήθει Μεθοδίῳ et, au revers, dans la même disposition, le buste de saint Basile, entouré par la fin de la légende : ἐπισκόπῳ Ἀκροιν(ῶν). V. BULGURLU - A. ILASLI, Seals from the Museum of Afyon (Turkey), *SBS* 8, 2003, p. 131-149.

10. C. BRIXHE et Th. DREW-BEAR, Huit inscriptions néo-phrygiennes dans R. GUSMANI, M. SALVINI, P. VANNICELLI (éds), *Frigi e Frigio, Atti del I° Simposio Internazionale*, Roma, 16-17 ottobre 1995, Rome 1997, p. 80-83 sur ce point.

11. Sur cette ville, voir BELKE-MERSICH, TIB 7, p. 387-388.

12. G. SCHLUMBERGER, *Sigillographie de l'Empire byzantin*, Paris 1884, p. 701.

Selon l'éditeur, le droit porte le buste de la Vierge et l'inscription circulaire : Θεοτόκε βοήθει Νικήτᾳ. Au revers figure, dans une disposition analogue, le buste d'un saint et à la circonférence court la suite de la légende : Σωζοπολίτῃ. Ce plomb est aujourd'hui conservé au musée de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg[13], et grâce à la photographie de cette pièce, la lecture de G. Schlumberger peut être rectifiée :

Au droit, un buste de la Vierge, orante, apparemment sans le médaillon de l'Enfant, entre les sigles habituels [M̅P̅] Θ̅V : [M(ήτη)ρ] Θ(εο)ῦ. Au pourtour, commence la légende : .Ç⏀PẠΓ̣⁄NIKHTẠ.

Au revers, le buste d'un saint accompagné, de part et d'autre de l'effigie, des traces d'inscription disposée en colonne : ⊗|.A || P. La transcription pourrait être ʽO ἅ(γιος) [B]αρ[ν(άβας)] ou, si la première lettre est un X, Χαρ[ίτων]. À la circonférence, partant du sommet, court la fin de la légende : CωZOΠOΛITȣ. La légende à caractère prosodique se lit donc ainsi : + Σφραγ(ὶς) Νικήτα Σωζοπολίτου. Le sceau peut être daté du milieu du 11e siècle, d'après le type de la Vierge sans le médaillon et la forme du ȣ, qui n'apparaît guère avant 1040.





Sceau de Nicétas Sôzopolitès (M 6459)

Le motif de la Théotokos se justifie aisément puisqu Sôzopolis de Pisidie abritait une icône de la Vierge assez réputée pour que plusieurs personnalités y aient fait référence sur leurs sceaux, dont, coïncidence, encore un Nicétas, *hypatos*[14], un laïc vivant dans la première moitié du 8e siècle, assurément distinct de l'évêque d'Akroïnos. Le sceau édité par Schlumberger, où Nicétas se définissait seulement comme le fidèle de la Vierge de Sôzopolis, n'aura pu appartenir au Nicétas de l'inscription qui était évêque au plus tard en 1028, sauf à supposer que celui-ci ait possédé une bulle privée où il ne mentionnait pas sa charge et qu'il ait joui d'une longue existence. Ce qui semble certain, c'est que le Nicétas de notre inscription fut un évêque recruté localement, ce qui, en dépit de notre manque d'information sur le recrutement des évêques provinciaux, correspond à un choix sans surprise.

13. Nous remercions El. Stépanova d'avoir donné cette information et d'avoir envoyé des photographies du plomb.

14. P. Speck, *Byzantinische Bleisiegel in Berlin (West)*, Ποικίλα Βυζαντινά 5, Bonn 1986, nos 173 et 174. Un Théodore *hypatos* est attesté sur deux sceaux d'origine chypriote, l'un conservé à la National Library de Londres et l'autre dans une collection privée (*Byzantine Lead Seals from Cyprus*, ed. D. M. Metcalf, [Texts and Studies of the History of Cyprus XLVII], Nicosie 2004, nos 138 et 824).

La dédicace à saint Michel

Saint Michel était particulièrement populaire dans l'Asie Mineure occidentale[15], notamment en Phrygie où était établi l'un de ses plus grands sanctuaires, à Chônes. Assez curieusement Méthode, le seul évêque d'Akroïnos dont nous ayons le sceau, s'était placé sous la protection de la Vierge et de saint Basile, mais ce devait être un choix personnel, car il semble bien que Michel ait été le saint patron de la ville, au témoignage d'un fragment d'inscription qui place la ville sous la protection de l'archange[16]. On peut donc estimer que l'évêque Nicétas commémorait la réfection de la cathédrale.

La date de l'inscription

Comme l'évêque Nicétas n'est pas connu par ailleurs, seule demeure la mention de l'empereur Constantin Porphyrogénète pour suggérer une date.

La mention de « Porphyrogénète » écarte Constantin IX Monomaque (1042-1055) et Constantin X Doukas (1059-1067). Trois autres Constantin peuvent en revanche revendiquer ce qualificatif : Constantin VI (797), Constantin VII (913-959) et Constantin VIII (963-1025). On éliminera le premier de la liste car il ne s'est pas réclamé de cette qualité, sans compter que Akroïnos, à son époque, n'était sans doute pas encore érigée en évêché et que les conditions générales n'étaient guère propices à la réfection d'importants bâtiments civils. Enfin, les caractères épigraphiques conviennent mieux aux 10^e^ et 11^e^ siècles. Deux empereurs restent donc en lice ; il faut alors comparer les inscriptions – assez rares –, datées de leurs règnes respectifs et, subsidiairement, car la nature du document est différente, les datations des manuscrits mentionnant l'empereur régnant au moment de la rédaction[17].

Constantin VII. Le Porphyrogénète par excellence, que son père Léon VI appelait ainsi officiellement[18]. Son règne est très complexe, puisqu'il comprend une régence et deux époques où il fut doté d'un coempereur, Romain I^er^ Lécapène, qui fit de lui son gendre et Romain II, son fils. Philip Grierson nous a donné le meilleur exposé des différentes phases du règne du fils de Léon VI, en les datant, car ce sont les émissions monétaires qui permettent de suivre les fluctuations de ce règne[19].

15. Sur le culte de Michel, cf. C. Mango, St. Michael and Attis, *Δελτίον τῆς Χριστιανικῆς Ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας* 12, 1986, p. 39-62.

16. Inscription mentionnée dans F. Halkin, Inscriptions grecques relatives à l'hagiographie, *An. Boll.* 71, 1953, p. 326 d'après W. M. Ramsay, *Athenische Mitteilungen* 7, 1882, p. 144.

17. On dispose à cet effet d'un article commode qui rassemble les notices connues et qui n'a pas son équivalent pour l'épigraphie : K. Treu, Byzantinische Kaiser in den Schreibernotizen griechischer Handschriften, *BZ* 65, 1972, la liste est donnée p. 9-27.

18. Sur les porphyrogénètes à Byzance, cf. G. Dagron, Nés dans la pourpre, *TM* 12, 1994, p. 105-142.

19. Ph. Grierson, *Catalogue of the Byzantine Coins in the Dumbarton Oaks Collection and in the Whittemore Collection*, III, 2, Washington DC 1973, p. 525-527.

912–juin 913, règne de son oncle Alexandre

913–décembre 920, régence de sa mère Zôè, et sur la fin (919/920) sans Zôè

920–décembre 944, Romain Lécapène coempereur (avec ou non un ou des fils de Romain)

janvier 945–avril 946 plutôt qu'avril 945, Constantin seul empereur[20]

avril 946–novembre 959, son fils Romain II coempereur.

La question qui se pose est de déterminer à quel moment Constantin VII a pu être mentionné comme seul empereur. Assurément pas de 913 à 920, car sa mère Zôè exerçait la régence, ce qui justifie sa représentation sur les monnaies, et aussi sa mention sur une inscription datant de la régence, en 915/916[21]. C'est également exclu entre 920 et décembre 944, car Romain I[er] Lécapène le coempereur, *autokratôr* effectif, est évidemment toujours cité le premier, et Constantin VII, lorsqu'il est mentionné, ne l'est plus en qualité de Porphyrogénète, car il n'était pas de l'intérêt de Romain, soucieux de fonder une nouvelle dynastie, de souligner les droits de son gendre. À titre d'exemple, on peut rappeler la célèbre inscription cappadocienne de Eğri Taş kilisesi[22] :

+ Ἐκαληεργήθη ὁ ναὸς τῆς Παναγίας Θεοτόκου ἔτος κόσμους χιλιοστὸν τετρακοσιοστὸν τριακοστὸν [...] ἐπὶ βασιλέων Ῥομανοῦ, Κωνσταντίνου καὶ Χριστοφόρου, διὰ συνδρομῆς τοῦ δούλου τοῦ Θεοῦ κὲ τῆς Παναγήας Θεοτόκου, σπαθαροκανδιδάτου κὲ τρουμάρχου Σπαδιάτα κὲ Πάτες εὔχεσθε ὑπὲρ αὐτοῦ, ἀμήν.

Du règne de Constantin VII, on ne connaît aucune inscription qui puisse lui être attribuée avec certitude ; l'une toutefois, relevée dans l'église de Saint-Eustathe, près d'Ürgüp, est proche dans son formulaire de celle d'Akroïnos[23] :

+ [Ἐκαλιεργήθη οὗτος ὁ ναὸς...] ὑπὸ ἐπησκόπου Λέοντος κὲ βασιλέως Κοσταντήνου τοῦ Πορφυρογενέτου μηνὴ Μαρτίο...

Les commentateurs ont considéré que le Constantin cité était Constantin VII lorsqu'il régnait sans coempereur, c'est-à-dire entre 913 et 919, ou bien entre 944 et 946, date à laquelle le Porphyrogénète associa son fils Romain. Nous pensons qu'on peut élargir la fourchette jusqu'en 959 car, après 946, Romain II, fils mineur, n'est sans doute pas nécessairement mentionné. Toutefois cette datation n'a pas rencontré l'unanimité puisqu'un savant, G. P. Schiemenz, l'a attribuée à Constantin VIII[24].

20. C. Zuckerman, Le voyage d'Olga et la première ambassade espagnole à Constantinople en 946, *TM* 13, 2000, p. 669-670.

21. H. Grégoire, *Recueil des inscriptions grecques d'Asie Mineure*, I. Paris 1922 (désormais Grégoire, *Inscriptions*), n° 303, p. 103 (à Attaleia).

22. I. Beldiceanu-Steinherr, avec la collaboration de N. Thierry, Une tourma révélée par l'inscription de l'église d'Eğri Taş en Cappadoce, *JÖB* 38, 1988, p. 395-420. La question de savoir si le Christophore cité dans cette inscription désigne le coempereur issu de la famille Lécapène, ou bien le commanditaire de l'église, n'a pas été définitivement tranchée, mais la solution n'importe pas pour la titulature de Constantin VII.

23. G. de Jerphanion, *Les églises rupestres de Cappadoce. Une nouvelle province de l'art byzantin*, II, Paris 1942, p. 79-82.

24. G. P. Schiemenz, Eine unbekannte Felsenkirche in Göreme, *BZ* 59, 1966, p. 332.

Constantin VIII, fils de Romain II, était bien, comme son frère Basile II, un porphyrogénète. Couronné empereur du vivant de son père en 962, il régna conjointement avec Basile à partir de 976[25], jusqu'à la mort de son frère en décembre 1025. Depuis cette date jusqu'à sa mort, en novembre 1028, il régna seul, exerçant enfin le pouvoir effectif. Sur les inscriptions, jusqu'en 1025, il n'est jamais mentionné sans son frère, mais tous deux ne sont que rarement qualifiés de porphyrogénètes[26]. Nous avons constitué un petit dossier comprenant les inscriptions au nom des deux empereurs, classées en ordre chronologique.

La première, trouvée à Silistri/Dristra, qui est lacunaire, a fait l'objet de plusieurs éditions[27], qui ont corrigé la lecture et la datation du premier éditeur, pour parvenir à la date probable de 976 :

Ἀνεκενήσ(θη) κ[ὲ ἐκαλλιερ]γίθη ἐπὴ βαση[λέων Βασηλ(ίου) κὲ] Κωνσταντ(ίνου) κὲ αὐ[τοκρατόρ(ων)] [Ῥ]ωμέ(ων) τῶν Πορφ[υρογγεννήτων].

La seconde, récemment découverte en Chypre, fait allusion à la rébellion de Bardas Sklèros et date donc des années 976-979. Elle comporte en raison de son état de conservation d'importantes lacunes, ce qui interdit d'affirmer que la titulature des empereurs ait pu nous parvenir complète[28] :

[...] βασιλευόντων Βασιλείου καὶ Κωνσταντίνου τôν βασιλέον καὶ αὐτοκρατώρον [...]

Une inscription, qui ne peut guère provenir d'Abydos, est datée par rapport à la défaite récente de Bardas Phocas devant cette ville en 989[29] :

Ἐκτήστη ὁ ναὸς τῆς Θεοτόκου διὰ χηρὸς κὲ κόπου Τουβία Ἀκακήου καὶ Πάβλου ἧς τὴν σφαγὴν Βάρδα Φωκᾶ ὁ ἐν Ἀβήδο ἐπὴ βασηλέος Βασηλήου καὶ Κοσταντήνου. Εὔχεσθε ὑπὲρ ὑμôν.

Une inscription provenant elle aussi de Laodicea Combusta, datée du règne des empereurs, l'est également du patriarcat de Nicolas (980-992)[30] :

... ὑπὸ Βασηλήου κὲ Κοσταντίνου μεγάλον βασιλέων κὲ Νικολάου πατρηάρχου.

25. Une inscription de Nicéphore Phocas, à Philippes, montre que Nicéphore est cité le premier, suivi des deux princes macédoniens dans l'ordre de naissance, Basile et Constantin (P. LEMERLE, Le château de Philippes au temps de Nicéphore Phocas, *BCH* 61, 1937, p. 103-108).

26. D'après les six notices datées entre 985 et 1025, que relève K. Treu (comme n. 17), l'ordre de naissance des deux frères est toujours respecté, mais ils ne sont qualifiés qu'une seule fois de porphyrogénètes, en 985, l'année précisément où Basile se débarrasse de la tutelle encombrante du parakoimomène Basile Lécapène. Une seule fois également, ils sont appelés *mégaloi basileis*.

27. V. BEŠEVLIEV, *Spätgriechische und spätlateinische Inschriften aus Bulgarien*, Berlin 1964, n° 78 ; I. ŠEVČENKO, A Byzantine Inscription from Silistra Reinterpreted (désormais ŠEVČENKO, *Inscription*), *REESE*, Hommage Bănescu, 7, 1969, p. 591-598 ; M. SALAMON, Some Notes on an Inscription from Medieval Silistra (c. 976), *RESEE* 9, 1971, p. 487-496.

28. T. C. PAPACOSTAS, A tenth-century inscription from Syngrasis, Cyprus, *Byzantine and Modern Greek Studies* 26, 2002, p. 64.

29. W. M. CALDER, *Monumenta Asiae Minoris Antiqua* I, 1928, n° 258, p. 138 = GRÉGOIRE, *Inscriptions*, n° 5 bis. La pierre se trouvait dans un cimetière à Sarayönü (Laodicea Combusta).

30. *Monumenta Asiae Minoris Antiqua* I, n° 257.

Une inscription datant de 1006/1007 a été lue sur le mur d'un bâtiment d'Eğrek dans le Tao, dans l'actuelle Turquie orientale, mais elle a aujourd'hui disparu[31] :
... ὀκοδωμήθι δὲ ἐπὶ Βασιλείου καὶ Κωνσταντίνου τῶν μεγάλων βασιλαίων καὶ αὐτοκρατόρων τῶν πορφυρογεννίτων, ἔτους ͵ϛφιε´.

En 1012/1013, les murailles de Constantinople auraient été restaurées, au témoignage de deux inscriptions relevées au 17e siècle par Jean Covel[32] :
a) † Ἀνεκαινίσθη ἐπὶ Βασιλείου καὶ Κωνσταντίνου τῶν πορφυρογεννήτων φιλοχρίστων καὶ αὐτοκρατόρων δεσποτῶν ἐν ἔτει ..... φκα´.
β) ... ἐπὶ Βασιλείου καὶ Κωνσταντίνου τῶν πορφυρογεννήτων φιλοχρίστων σεβαστῶν δεσποτῶν ἐν ἔτει ..... φκα´.
Une autre inscription placée sur les murs de Constantinople du côté de la Propontide[33] ne porte pas de date, mais elle est peut-être liée aux travaux célébrés par les textes précédents :
Πύργος Βασιλείου καὶ Κωνσταντίνου πιστῶν ἐν Χ(ριστ)ῷ αὐτοκρατόρων.

En 1013/1014, une inscription incomplète, mais en rapport avec le monastère de Hosios Loukas en Phocide, est simplement datée de Βασιλείου καὶ Κωνσταντίνου, ἔτους ͵ϛφκβ´ Ἰνδ. ιβ´[34].

En 1014/1015, Diogénès Philomas, catépan de Thessalonique, restaura une forteresse en Thessalie[35] :
Ἐκτίσθη τὸ τοιοῦτον ἐπὶ βασιλείας Βασιλείου καὶ Κωνσταντίνου μεγάλων βασιλέων καὶ αὐτοκρατόρων τῶν πορφυρογεννήτων παρὰ Διογένους πρωτοσπαθαρίου καὶ κατεπάνω τοῦ Φιλομᾶ ἔτους ͵ϛφκγ´ Ἰνδ. ιγ´.

Deux inscriptions incomplètement conservées proviennent de la région d'Éphèse, dont l'une date de 1018/1019[36] :
La première commémore la rénovation d'une église dédiée à Saint-Jean :
...] βασιλέων Βασιλίου καὶ Κωνσταντίνου καὶ Σεργίου τοῦ ὑκουμενικοῦ πατριάρχου καὶ Θεοδόρου ἀρχιεπισκόπου Ἐφέσου μηνὶ Μαΐο ἠνδικτιῶνι ιβ ´ ἐν τῷ [..]

31. B. Baumgartner, Neue Forschungen in Ṭao-Klardžeti, dans *Wiener Byzantinistik und Neogräzistik*, ed. W. Hörandner, J. Koder, M. A. Stassinopoulou, Byzantina et Neograeca Vindobonensia XIV, Vienne 2004, p. 63.

32. Ševčenko, *Inscription*, p. 596, n. 15.

33. *Ibid.*

34. Halkin, *Inscriptions* (comme n. 16), p. 341.

35. E. Markè, Επιγραφή του Βασιλείου Β´ Βουλγαροκτόνου από το Μολυβό, 13e congrès panhellénique (29-31 mai 1992), Thessalonique 1993, inscription reproduite p. 134.

36. Toutes deux viennent d'être rééditées et de faire l'objet d'un savant commentaire par D. Feissel, Les métropolites d'Éphèse au XIe siècle et les inscriptions de l'archevêque Théodôros, dans *Byzantium, State and Society, in Memory of Nikos Oikonomides*, ed. A. Avramea, A. Laiou, E. Chrysos, Athènes 2003, p. 234-241.

...] τοῦ ἀποστωλίου καὶ ὑπὲρ ἀφέσεως τῶν ἁμαρτιῶν αὐτοῦ, ἀμίν· καὶ Βασιλίου διακόνου, Γεωργίου πρεσβυτέρου, μηνὶ Νοενβρίο κα´ ἠνδικτιῶνι ε´ ἔτους ͵ςφκθ´ Ε Τ [...]

La seconde célèbre la construction ou la restauration d'une église dédiée à saint Georges à Phygéla :

...] + Οὗτος ὁ ναὸς τοῦ ἁγίου μεγαλομάρτυρος Γεωργίου [...]
ἐκτίσθη ἐκ βάθρων ἐπὶ Βασιλείου καὶ ν [...
βασιλέων καὶ Σεργίου πατριάρχου καὶ Θεωδώρου † ἀρχιεπισκόπου Ἐφέσου, ἔτους ͵ςφκθ´ · ὑπὸ Ἰωάννου πρεσβυτέρου †

Une inscription de Thrace, placée jadis sur une tour de la forteresse de Tzouroulon[37] :

+Ἀνεκενήθη ὁ πύργος τοῦτος ἐπὴ Βασιλήου καὶ Κωνσταντίνου τὸν φηλοχρήστον δεσποτὸν.

Une autre, également disparue et portant le même texte, proviendrait d'Arkadioupolis[38].

Une troisième inscription, métrique, commémore la réfection d'un ouvrage militaire dans la région de Derkôn et se termine ainsi[39] :

... ἀλλ' ὁ θαυμαστὸς καὶ τοὺς βαρβάρους τρέπων αὖθις ἀνορθοῖ Βασίλειος δεσπότης σὺν Κωνσταντίνῳ αὐταδέλφῳ τῷ νέῳ...

Deux invocations étaient gravées sur des linteaux de portes de la ville d'Andrinople[40] :

Κύριε βοήθει Βασιλείῳ δεσπότῃ τῷ νέῳ.

Plusieurs inscriptions cappadociennes mentionnent le règne conjoint des deux frères. L'une commémore la rénovation d'une église consacrée à sainte Barbe, elle est datée d'une indiction 4 de l'année 65.., ce qui correspond à 1006 ou à 1021[41] :

+ Ἐκαλιεργήθη οὗτος ὁ ναὸς τῆς ἁγίας Βαρβάρας ἐπὴ βασηλήας Κωνσταντήνου[42] καὶ Βασιλείου...

37. C. Asdracha, Inscriptions byzantines de la Thrace orientale (viie-xie siècles). Présentation et commentaire historique, *Ἀρχαιολογικὸν Δελτίον* 44-46, 1996, no 83, p. 298, repris dans Eadem, *Inscriptions protobyzantines et byzantines de la Thrace orientale et de l'île d'Imbros (iiie-xve siècles). Présentation et commentaire historique*, Athènes 2003, même pagination. L'auteur écarte à juste titre l'hypothèse qu'il puisse s'agir de Basile Ier et de son fils Constantin. Elle met en rapport la restauration de cette tour avec les guerres bulgares de Basile II et propose les dates de 979/980 ou 991. J.-P. Grélois, qui donne le fac-simile de l'inscription relevée par J. Covel au 17e siècle, la date dans son commentaire du début du 11e siècle (J.-P. Grélois, *Dr John Covel. Voyages en Turquie*, Paris 1998, p. 364).

38. Asdracha, *Inscriptions*, no 84.

39. Dernière édition : *ibid.*, no 89. Puisqu'il est fait référence, dans ce texte, à des barbares qui ne peuvent être que des Bulgares, il faut le dater d'avant 1018 et peut-être d'avant 1004, la fin de la première phase du conflit avec Samuel, en réaction au pillage d'Andrinople par ce dernier en 1002.

40. Grélois, *Covel* (comme n. 37), nos 11 et 12, p. 365.

41. Jerphanion, *Cappadoce* (comme n. 23) II, p. 311.

42. On remarque que le cadet, Constantin, est cité avant l'aîné et empereur effectif.

Une autre, mal conservée, provient de l'église de Direkli Kilise dans la région du Hasan Dağı[43] :

... ὑπὸ βασιλέος Βασηλείου κὲ Κοσταντήνου...

Une dernière enfin, provenant de Phrygie, d'Akmônia ou des environs, mentionne seulement un empereur Basile, ce qui pourrait suggérer qu'il s'agit de Basile Ier, fondateur de la dynastie macédonienne, mais l'inscription est incomplète et il n'est pas impossible que Constantin ait été cité ensuite, dans la partie disparue[44] :

... ἐπὶ βασιλίας Βασιλίου.....

Les inscriptions mentionnant les empereurs Constantin VII et Constantin VIII ne sont donc pas nombreuses. Aucun de leurs rédacteurs ne s'est senti tenu de respecter le formulaire officiel, ce qui peut expliquer l'anomalie de l'inscription de l'église de Sainte-Barbe. Les inscriptions mentionnant les coempereurs Basile II et Constantin VIII ne font pas systématiquement allusion à leur qualité de porphyrogénète. Elle est citée le plus souvent, au début de leurs règnes conjoints en 976, lorsque leur pouvoir est fragile et vient d'être mis sous tutelle par deux coempereurs. Cette mention se retrouve sur trois inscriptions à caractère officiel puisque, à Constantinople du moins, les empereurs furent les commanditaires directs des travaux entrepris et, à Thessalonique, ils en furent les instigateurs indirects par l'intermédiaire du catépan. Dans les autres inscriptions à caractère moins officiel, voire privé, elle manque. Cette disparition de la précieuse mention peut trouver plusieurs explications. D'une part, l'autorité des fils de Romain II n'est plus contestée, certes après de multiples avatars : le règne des coempereurs Nicéphore Phocas (963-969) et Jean Tzimiskès (969-976), la tutelle de Basile Lécapène qui gouverna pour leur compte jusqu'en 985, et les graves révoltes qui faillirent les abattre jusqu'en 989. D'autre part, le sentiment dynastique s'enracinait dans la conscience de leurs sujets au point qu'il n'était plus nécessaire de souligner leur légitimité.

Il est donc difficile de trancher, puisque trois-quarts de siècle séparent les deux règnes, ce qui est insuffisant pour utiliser des critères proprement épigraphiques. Toutefois, plusieurs arguments invitent à préférer Constantin VII. Tout d'abord, un élément d'ordre statistique, puisque Constantin VII a régné seul treize années[45], alors que Constantin VIII n'a détenu le pouvoir que trois ans. D'autre part, nous avons noté que Constantin VIII, dont personne ne conteste la légitimité, ne paraît pas, comme son frère Basile II, avoir systématiquement mentionné sa qualité de porphyrogénète, à la différence de son grand-père qui, dès sa naissance, avait été appelé « le Porphyrogénète » par son père, Léon VI, alors engagé dans la querelle de la Tétragamie. Enfin, l'inscription de l'église Saint-Eustathe, qui se rapproche de la nôtre, est attribuée à Constantin VII. Les historiens de l'art, dans leur majorité,

43. Mentionnée dans C. JOLIVET, *Les églises byzantines de Cappadoce. Le programme iconographique de l'abside et de ses abords*, Paris 1991, p. 324.

44. *Monumenta Asiae Minoris Antiqua* VI, nº 340.

45. Son fils, le futur Romain II, n'était pas *autokratôr.*

considèrent que le décor est de type « archaïque » et le datent de la première moitié du 10e siècle[46].

En conclusion, la date qui conviendrait serait comprise entre 945 et 959. Elle est parfaitement compatible avec le contexte favorable à la construction de nouveaux bâtiments dès le 10e siècle en Phrygie, province depuis longtemps à l'abri de toute incursion. Du reste, quelques inscriptions témoignent de cette activité, comme celle d'Hadrianoupolis qui commémore la rénovation d'une église consacrée à la Vierge par le magistre Théodore Karantènos, sous un empereur nommé Basile, qu'il faut sans doute identifier à Basile II, en dépit de l'absence de toute mention de Constantin[47]. Enfin, à Afyon même, une inscription placée sur une iconostase est datée de 938, précisant que Romain Lécapène était empereur. Cette inscription est donc contemporaine de Constantin VII, alors coempereur relégué à l'arrière-plan[48]. Le petit nombre d'inscriptions datées du 10e siècle, qui nous sont parvenues, proviennent en majorité de Cappadoce et d'Asie Mineure occidentale, les Balkans étant peu représentés sinon par la Thrace. Sans doute la faiblesse même de leur nombre interdit tout commentaire assuré sur cette répartition, mais elle ne résulte sans doute pas du seul hasard de la conservation et reflète aussi le dynamisme des régions en cause. Après l'an 1000 le mouvement s'accélère mais, cette fois-ci, davantage en Europe qu'en Asie Mineure[49].

Jean-Claude CHEYNET (Université de Paris IV)
Thomas DREW-BEAR (IFEA, CNRS)

NOTE SUR LE DÉCOR DE L'ÉPISTYLE DE TEMPLON

Ce fragment d'épistyle de templon offre un décor courant sur sa tranche décorée. Le fragment de gauche, celui où commence l'inscription, comprend un panneau de cercles sécants déterminant entre eux des quatre-feuilles et, au centre, un carré sur la pointe à bords concaves. Lui succède un cabochon sommé d'une croix pattée qui marque le début d'une chaînette de cercles tangents en entrelacs, en tores. Chaque cercle est décoré d'un motif (vide/ croix de Malte/ six-feuilles). La boucle de l'entrelacs n'est pas pointée d'un trou de trépan mais au contraire d'une petite boule. La cassure, qui, semble-t-il, n'a pas entraîné la disparition de lettres, n'a donc en fait pas altéré la succession des cercles de la chaînette et l'on peut sans doute supposer que les deux fragments sont près d'être jointifs. La seule objection que l'on pourrait faire à cette hypothèse serait que deux motifs identiques seraient ainsi juxtaposés (six-feuilles), ce qui semble contrarier les alternances que

46. JOLIVET, *Cappadoce*, (comme n. 39), p. 184.

47. W. M. CALDER, *Monuments from Eastern Phrygia, Monumenta Asiae Minoris Antiqua* VII, 1956, no 190, p. 37.

48. W. H. BUCKLER, W. M. CALDER, W. K. C. GUTHRIE, *Monuments and Documents from Eastern Asia and Western Galatia, Monumenta Asiae Minoris Antiqua* IV, 1933, no 38, p. 12.

49. J. DARROUZÈS, Le mouvement des fondations monastiques au XIe siècle, *TM* 6, 1976, p. 159-176.

l'on observe sur la chaîne. Toutefois, il semble bien que le phénomène se reproduise à l'extrémité de ce second fragment où deux croix semblent se suivre : l'extrémité du bras gauche d'une autre croix de Malte me semble discernable sur l'extrémité conservée du cercle suivant. On obtient la succession suivante : six-feuilles/ croix de Malte avec quatre-feuilles entre les bras/ six-feuilles/ croix de Malte/roue à rayons hélicoïdaux/vide. Le câble retourne verticalement pour fermer le panneau décoratif. Vient ensuite un cabochon décoré d'un entrelacs et qui devait recevoir à son sommet un élément rapporté, disparu (il reste le piquetis destiné à améliorer sa fixation et une bordure circulaire faite d'un triple brin, qui fait presque office de bâte). Le cercle suivant commence immédiatement sans le relais d'une boucle. Les décors sont les suivants : vide/roue à rayons hélicoïdaux/croix de Malte/six-feuilles/ croix de Malte/ croix de Malte ? Les médaillons vides se trouvent seulement à proximité des cabochons. L'alternance entre motifs, comme c'est très souvent le cas dans ce type de décor, est réelle sauf aux deux endroits mentionnés.

Que ce soit les panneaux de quatre-feuilles (éventuellement de tresse), que l'on trouve généralement sur le lit d'attente de l'architrave[50] ou les entrelacs de cercles décorés, ce sont des décors fréquents dans les *templa*. Ils sont peu caractéristiques, notamment le six-feuilles et la roue à rayons hélicoïdaux : deux exemplaires de cette dernière ont été trouvés à Afyon, en plus du nôtre, dont un daté de 938, ce qui ne suffit malheureusement pas à préciser la datation de notre épistyle obtenue épigraphiquement[51]. De nombreux autres exemples de ce motif sont connus aux 10ᵉ et au 11ᵉ siècles, si l'on se fie aux attributions habituelles[52], mais le motif est utilisé en sculpture architecturale dès le 6ᵉ siècle et est utilisé au-delà du 11ᵉ [53]. La croix de Malte dont les bras dessinent un quatre-feuilles est attestée à Saint-Luc en Eubée (début du 11ᵉ siècle ?), mais sous une forme beaucoup plus soignée, avec une fusion des deux motifs et un tout autre graphisme[54].

50. Il n'a pas été photographié, car sur ce fragment il était lisse.

51. C. BARSANTI, Scultura anatolica di epoca mediobizantina, *Milion*, Rome 1988, p. 281, pl. III, 2 (938) et p. 282, pl. III, 3. Un autre fragment, déposé à l'agora de Smyrne, provient en fait aussi de la région d'Afyon et présente le même motif : *ibid.*, p. 279, pl. I, 1-2.

52. A. GRABAR, *Sculptures byzantines de Constantinople (IVᵉ-Xᵉ s.)*, Paris 1963, p. 114, pl. LXIII, 5 (Musée Archéologique d'Istanbul, inv. nº 2905, 10ᵉ s. selon l'auteur) ; Y. ÖTUKEN, *Forschungen im nordwestlichen Kleinasien*, Tübingen 1996, p. 82, pl. 8, 3 (Ke 6), où l'on observe des cercles plus petits laissés vides au début et à la fin du registre décoré ; *ibid.*, Iz 69, p. 72, pl. 6, 3 ; A. CONZE, *Pergamon, Stadt und Landschaft*, Berlin 1913, p. 316-317, nº 44 (escalier d'ambon) ; C. S. LIGHTFOOT, E. A. IVISON, Amorium Excavations 1995. The eighth preliminary report, *Anatolian Studies* 46, 1996, pl. XIII a (plaque d'escalier d'ambon de l'église inférieure) ; BELKE-MERSICH, TIB 7, fig. 119 (Dişli : Polybotos), fig. 128 (Çorhisar : Pentapolis), fig. 134 (Stektorion) ; Th. N. PAZARAS, *The Byzantine Sculptures in the Katholikon of Vatopedi Monastery* (en grec avec résumé en anglais), Thessalonique 2001, fig. 8, p. 37-38 (972-985) ; S. FILIPOVA, *Architectural Decorative Sculpture in Macedonia* (vᵉ-xiiᵉ s.), pl. 90,4 (Crkviste 11ᵉ s.) et pl. 94,1 (Sainte-Sophie d'Ochrid, 11ᵉ s.) ; A. GRABAR, *Sculptures byzantines du Moyen Âge*, II (xiᵉ-xivᵉ s.), Paris 1976, nº 48 (Castoria, égl. des Anargyres, 11ᵉ s.).

53. Pour le 6ᵉ siècle (ÖTUKEN, *Forschungen*, M 19, pl. 15,3) et pour le 11ᵉ siècle (remploi dans la Petite Métropole d'Athènes : GRABAR, *Sculptures* I, pl. LXVIII, e).

54. A. GRABAR, *Sculptures* II (xiᵉ-xivᵉ s.), Paris 1976, nº 45, pl. XXIX.

En revanche, beaucoup de motifs habituels dans les *templa* du 11^e siècle (mais dont la date d'apparition n'est pas vraiment établie) font ici défaut : les arcades, les palmettes de même sens ou tête-bêche, les tiges fleuronnées sous arcades, les six-feuilles avec goutte intercalaire, la rosace à huit pétales à bouts arrondis, les rosaces avec pétales lancéolés[55]. La présence de cabochons pourrait donner un terminus post quem, encore qu'elle ne soit pas un décor obligatoire[56]. Mais ce dernier point est difficile à établir : absents à Scripou (873-874) et à Saint-Jean le Théologien à Thèbes[57], ils n'ont pas été conservés dans le décor sculpté de Constantin Lips (908). Ils existent en tout cas en 967, sur une architrave remployée dans l'Ulu Cami de Manisa[58].

Jean-Pierre SODINI (Université de Paris I)

55. J.-P. SODINI, Une iconostase byzantine à Xanthos, *Actes du Colloque sur la Lycie antique*, Paris 1980, p. 135-148.

56. Il n'y a de cabochon ni dans l'iconostase de Selçikler-Sebaste (N. FIRATLI, Découverte d'une église byzantine à Sebasté de Phrygie, *Cahiers Archéologiques* 19, 1969, p. 151-166) que BARSANTI, *Scultura anatolica*, p. 291-292, date, en raison de la mention épigraphique d'un évêque Eustathios, du patriarche homonyme de Constantinople (1019-1025), ni dans celle de Xanthos à dater d'une période proche.

57. A. H. S. MEGAW, The Skripou Screen, *Annual of the British School at Athens* 61, 1966, p. 1-32.

58. J. STRZYGOWSKI, Das griechisch-kleinasiatische Ornament um 967 n. Chr., *Wiener Studien* 24, 1902, p. 443-447.